

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

N. AUBIN, Rédacteur,
W. H. ROWEN, Imprimeur,

PROPRIÉTAIRES.

No. 2, Rue Grant, St. Roch.
No. 7, Ruedes Prairies, St. Roch.

CONDITIONS.

Ce Journal se publie au N^o 2, Rue Grant, St. Roch, deux fois par semaine, le LUNDI et le JEUDI. La feuille du Lundi contient 8 pages et se vend quatre sous; celle du Jeudi en a 4 et se vend deux sous. L'abonnement est de un shelling par mois, ou dix shellings par année, payable d'avance. On peut souscrire pour autant de mois que l'on veut. Les frais de poste se monteront à six shellings par année. On n'enverra pas le journal à la campagne pour moins de six mois.

Les ANNONCES seront insérées au prix des autres Journaux.



DEPOTS.

On trouve le *Fantasque* au Bureau du Journal, chez M. E. GINGRAS, marché de la Haute-Ville, et chez M. ANT. MARTE Basse-Ville.

AGENTS.

Montréal. — Chez M. IGNACE BOUCHER, Rue Ste. Thérèse, où l'on reçoit des souscriptions.

Trois Rivières. — Chez M. OLIVIER BUREAU, Etud. en Droit.

Les personnes qui désirent se charger de l'agence du *Fantasque* dans les campagnes sont priées de nous le faire savoir.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais ou je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. 3.

Québec, 18 Janvier, 1841.

No. 15.

MELANGES.

LE LION ET LE RENARD.

(Fable.)

Un sujet du lion contre sa majesté.

Certain jour s'étant révolté.

Se cachait, résolu de ne jamais se rendre.

En vain mille espions furtaient dans les bois;

Aucun ne pouvoit le surprendre.

A son prince, un renard propose de le vendre:

« Celui qui met, dit-il, vos limiers aux abois

Des amis constamment se montra le modèle;

En plus d'une rencontre il fut mon bienfaiteur

Je le livre, pourtant, pour vous prouver mon zèle

Et mériter votre faveur.

J'ai su découvrir sa retraite,
 Et, foi de bon renard, je vous promets sa tête."
 Le marché se conclut ; le rebelle est livré,
 Et le nouveau Judas va toucher son salaire.
 A quelques jours de là, de ses gens séparé,
 Le roi se promenait ; or, Payant rencontré,
 Le renard le salue, et le prince, en colère,
 Rugit : "N'ai-je donc pas, dit l'autre, pour vous plaire,
 Traduit à votre barre un criminel d'état ?
 Sans moi, l'impunité couvrirait son attentat.
 — Sottement, dit le roi, tu croyais, sur mon âme,
 Gagner mon amitié par ta conduite infâme.

Ah ! si l'on récompense un traître qui nous sert,
 On lui voue un mépris suprême :
 Et puis, mon ennemi, tu le vendis hier,
 Demain tu me vendrais moi même.. "

— 4 —

ALLEZ VOUS PROMENER.

Mr. Bidois. — C'est par ici, Léocadie, par ici. Nous allons entrer dans ce magnifique jardin du Luxembourg, la plus belle des promenades de Paris, celle que tu désirais tant connaître et qu'on nous a si fort vantée à Falaise.

Madame Bidois. — Ah tant mieux ! car je suis rendue, Epaminondas. J'espère que je vais trouver ici l'ombre et le silence pour me reposer de mes fatigues. C'est bien le moins qu'il y ait un lieu pour respirer en paix dans cette abominable Paris, où l'on est accablé par le soleil, la foule, la crotte, les voitures et les marchands de coco. Laisse-moi serré dans mon sac ce mirliton que je viens d'acheter pour notre fils Auguste ; ce petit pleure toujours lorsque nous ne lui rapportons rien en rentrant à la maison.

Mr. Bidois. — Vois-tu, Léocadie, comme c'est grand et beau !

Madame Bidois. — Tiens, c'est tout plein de petites maisons.

Mr. Bidois. — Ce sont sans doute des kiosques de repos ou des serres. Comme c'est émaillé de feuillage et de fleurs !

Madame Bidois. — Ça me paraît seulement émaillé de soldats. Il y a aussi une foule d'ouvriers.

Mr. Bidois. — Ce sont peut-être des jardiniers qui taillent les arbres.

Madame Bidois. — Je crois plutôt qu'ils taillent des pierres. Allons, promenons. Voici une belle allée ; c'est bien dommage qu'elle soit pleine de moellons et de plâtras. Passons dans celle-ci, qui est moins encombrée.

Un Gardien. — On ne passe pas ! Cette allée est réservée pour les travaux de la nouvelle salle.

Mr. Bidois. — Prenons celle à côté.

(En traversant, monsieur et madame Bidois mettent le pied dans un tas de chaux.)

Madame Bidois. Comme c'est agréable !

Le Gardien. — Ça ne sera rien, madame ; ça se lave.

Mr. Bidois. — Voici une allée solitaire ; nous y serons à notre aise.

Un Vétéran. — On ne passe pas ! Cette allée est réservée pour le passage des prisonniers qui sont conduits de la prison à la cour. Vous voyez bien qu'on est en train de la palissader.

Mr. Bidois. — Bien cherchons ailleurs.

(Mme Bidois laisse la moitié de son chapeau, et Mr. Bidois le vingtième de son mollet dans une palissade.)

Mr. Bidois. — Voyons ici. Ça a l'air bien tranquille.

Une Sentinelle. — Passez au large ! Les accusés ont été transférés ce matin, et on ne peut pas s'approcher de la prison de plus de cinquante pas.

Mr. Bidois. — Bon ! tournons ailleurs. Voici un jardinet rempli de fleurs. C'est sans doute un espace destiné aux promenades.

Un Gardien.—On n'entre pas ! C'est le jardin particulier de M. Decaz.

Madame Bidois.—Prenons par ici, Epaminondas. Je vois une belle pelouse où sans doute les promeneurs vont s'asseoir.

Un Laquais en Livrée.—Vous ne pouvez entrer, messieurs. C'est là un pâturage réservé aux vaches de Mme la grande référendaire. Voici une tasse de lait que je lui porte... à moins que vous ne préfériez la boire. C'est quatre sous.

Mr. Bidois.—Enfilons cette grande allée, peut-être nous y laissera-t-on en repos.

Une Sentinelle.—Qui vive ?

Mr. Bidois.—Ami !

Madame Bidois.—Tu disais que ces petits bâtimens étaient des kiosques et des serres ?

Mr. Bidois.—J'errais : celui-ci est un corps-de-garde pour la ligne.

(Ils font vingt pas.)

Deuxième Sentinelle.—Qui vive ?

Mr. Bidois.—Ami ! Celui-là est un corps-de-garde de vétérans.

(Ils font vingt pas.)

Troisième Sentinelle.—Qui vive ?

Mr. Bidois.—Ami ! Celui-ci est un corps-de-garde de gardes nationaux.

(Ils font vingt pas.)

Quatrième Sentinelle.—Qui vive ?

(Mr. Bidois veut répondre ; mais il en est empêché par une quinte. Le factionnaire crie trois fois qui vive ? et, n'obtenant pas de réponse, il couche son fusil en joue.)

M. Bidois, précipitamment.—/ m ! celui-là est un corps-de-garde de municipaux. Que diable, Léocadie, tu ne pouvais donc pas répondre ? Tu es failli nous faire fusiller.

Madame Bidois.—Comment ! Mr. Bidois, vous auriez voulu que je répondisse amie à ce garde municipal ? C'eût été de la dernière indécence !

Mr. Bidois.—Quittons cette allée, ma chère amie. La promenade y est semée de trop de garde, et il faut toujours être sur le qui vive.

Madame Bidois.—Ma foi, je ne sais plus où nous pouvons aller.

Madame Bidois, à un sergent-de-ville qui passe.—Monsieur, la dernière fois que je suis venue à Paris, en 1811, le Luxembourg était un jardin public ; est-ce que ça a changé depuis ?

Le Sergent-de-Ville.—Je ne crois pas.

Mr. Bidois.—On nous chasse pourtant de tous les coins.

Le Sergent-de-Ville.—On a tort. Excepté cette allée, qui est pour les travaux, cette autre, qui est pour conduire les prisonniers, tout ce terrain autour de la prison, ce carré pour le jardin particulier du grand référendaire, cet autre pour ses vaches, cet autre pour la garde, vous pouvez aller partout.

Mr. Bidois.—Mais il n'y a plus rien.

Le Sergent-de-Ville.—Je m'en importe peu.

Madame Bidois.—Je crois, Epaminondas que nous ferons bien de retourner à la maison.

(Ils veulent sortir ; mais une patrouille de ligne les repousse sur l'allée des travaux, où une patrouille de garde nationale les renvoie à l'allée de la prison, où une patrouille de vétérans les renvoie au pâturage, où une patrouille de municipaux les renvoie à l'allée, où ils trouvent le sergent-de-ville.)

Le Sergent de ville.—Ces particuliers, qui ne font que rôder dans le jardin depuis une heure, me sont suspects. Je vais les arrêter. Comment vous nommez-vous ?

Mr. Bidois.—Epaminondas Bidois.

Le Sergeant-de-ville.—C'est cela ! nous avons un contumax qui se nomme Bertrand Tronchin. Ca devient plus suspect. Je vais les fouiller. (Il récule leurs poches) Qu'est-ce que c'est que cet instrument de guerre.

Madame Bidois.—C'est un mirliton.

Le Sergent-de-ville.—Il en affecte la forme ; mais on connaît vos ruses. Ce petit tube de bois, bien bourré de poudre, avec un morceau d'amadou allumé à l'entrée de ce trou qui servirait de lumière, serait fort dangereux sur le passage du pouvoir.

M. Bidois.—C'est un simple mirliton, sergent.

Le Sergent-de-ville.—Et ces devises ?

Peu sonne encor, jusqu'à ce jour,

Ne m'a fait connaître l'amour.

ça signifie que vous n'aimez ni le roi, ni l'autorité, ni son auguste famille.

La jeunesse avec le grand Age

Ne fera jamais bon ménage.

ça veut dire que vous autres républicains de la jeune France vous êtes en bisbille avec la patrie. C'est clair. En prison!

Mr. Bidois.—Moi républicain! je suis ex-brigadier de la gendarmerie de la restauration, retraité à Falaise. Ceci, encore une fois, est un joujou que je rapportais à mon fils Auguste.

Le Sergent-de-ville.—Tant pis! C'est monseigneur de Mérilhou qui va vous rapporter vous-même.

(Il conduit monsieur et madame Bidois à M. Mérilhou, qui, instruit de l'affaire, cherche à rattacher le mirliton au complot du 12 mai.)

M. Mérilhou.—Attendez un peu. Il me semble que je connais votre figure. Je vous ai vu en 1820 dans une affaire de carbonari. Le seriez-vous? En ce cas votre position serait grave.

Mr. Bidois.—Non. J'étais, au contraire, gendarme, et vous m'avez vu arrêtant les carbonari au temps où vous l'étiez vous-même.

M. Mérilhou.—Alors vous êtes un bon citoyen et vous offiez toutes garanties. Vous pouvez vous retirer.

Madame Bidois.—Il est joli, le jardin du Luxembourg! Je me souviendrai longtemps de sa fraîcheur et de sa tranquillité. Une autre fois, quand je voudrai me promener fraîchement et tranquillement, je choisirai le passage des Panoramas plutôt que le jardin du Luxembourg.

LE FANTASQUE,

QUÉBEC, 13 JANVIER, 1841.

NOUVEAUX CANDIDATS.

Dans notre dernier numéro nous avons commencé la publication des requêtes adressées à son Excellence le gouverneur-général, lord Sydenham, au sujet de la représentation de ses intérêts dans le parlement uni, s'il y a lieu. Nous continuons dans le présent à fournir à nos lecteurs la suite de ces documents intéressants qui sont authentiques, foi de diplomate anglais:—

A son Excellence son Altesse le Baron de Toronto, etc., etc., etc., etc., etc., etc., etc., etc., etc.

Votre Grandeur,

Si j'ai bien compris l'état actuel des choses dans cette colonie je vois que nous sommes tous dans un grand embarras pour la balance de nos comptes, de nos spéculations, la tenue de nos livres, l'achat et la vente de nos marchandises; car il me semble m'apercevoir que la politique et surtout celle du Canada se réduit à un commerce en grand dans lequel on fait autant de profit que la probité, c'est-à-dire la contenance de la bourse, peut le permettre. C'est ce que nos très-habiles ministres ont bien compris lorsqu'ils ont placé votre excellence qui est aussi, si du moins ma mémoire me dit vrai, un marchand parvenu. Je vous en félicite et le corps auquel vous appartenez partagera ma satisfaction pour l'honneur que vous lui faites. Maintenant, votre excellence, je crois apercevoir que vous avez besoin de commis fidèles pour exécuter vos ordres et vos commandes; c'est-à-dire, ce qu'on appelle en langage vulgaire, des représentants pour le parlement provincial uni. Je prends la liberté de vous offrir mes services, que vous accepterez, j'espère, faute de mieux. Il faut vous dire d'abord que je suis marchand, comme vous, avec cette différence seulement

e vous achetez, tandis que moi je vends. Voici mes titres à votre confiance. Je suis marchand. Vous m'accepterez donc par sympathie, du moins si ce n'est par pitié, auquel le vulgaire se livre par ignorance, peut entrer dans la balance en marchand. La sympathie n'a pas grand poids ; mais, en attendant, voici d'autres raisons. J'ai fait trois fois banqueroute ! — Mais, dira votre excellence, il y a là qui n'est pas un titre fort recommandable ; faire faillite trois fois, eh ! n'est-ce pas plus commun et moi-même je voudrais..... — Permettez, votre excellence, de banquerouter et de se ruiner est fort aisé, assurément, mais moi j'ai trouvé le moyen de faire faillite et de m'enrichir en même temps ; voilà le fin du métier. J'ai été autrefois un petit marchand ; je brocantis sur les vieilles hardes, sur le chiffon, sur les chiffons ; voyant que les bénéfices n'étaient pas assez raisonnables à mon gré, j'ai calculé que si je pouvais trouver le moyen d'acheter sans payer, les profits sur la vente s'arrondiraient plus rapidement. J'ai donc fait de grandes acquisitions à crédit, moyennant la garantie de quelques uns de mes bons amis. J'ai revendu pour de l'argent comptant tout ce que j'avais ainsi acheté, j'ai placé cet argent en mains sûres et habiles, puis j'ai déclaré ne pouvoir rien payer ; j'ai honnêtement et consciencieusement abandonné à mes créanciers tout ce qui me restait, c'est-à-dire quelques vieux morceaux d'étoffe, quelques livres de cerises, des fonds de tonneaux et autres objets de prix ; enfin j'ai été déclaré bénéficiaire de l'acte charitable qui protège les banqueroutiers. Mes bons amis ont été ruinés et moi j'ai pris peu de temps après, un commerce un peu plus lucratif. Il est des imbeciles qui crient tout haut que je suis un voleur, un scélérat, un homme sans conscience d'avoir ainsi mis mes amis dans la misère et m'enrichir. Eh, je vous le demande, à quoi serviraient les amis, s'ils ne nous aidaient point à faire fortune ; autant vaudrait n'en point avoir. J'ai revendu deux fois cette habile opération de sorte que moi qui n'avais pour tout commerce lorsque je sortis de chez mon patron, que quelques douzaines de pipes et quelques livres de morue que j'avais mises de côté pour avoir comme dit une vieille pour la soif, je suis maintenant un négociant fort notable ; j'ai une maison, cheval, domestique et nul n'oserait à présent me rappeler l'origine de ma fortune.

Oh bien, milord je vous ai cité l'exemple de ma vie afin de vous démontrer que je vaudrais mon pesant d'or pour vous aider dans ce que vous allez entreprendre ; j'en prévois bien, et vous êtes assez bon négociant aussi pour voir d'avance que les affaires de la province, c'est-à-dire celles de ceux qui y ont établi leur boutique, marcheront à peu près dans le même genre que les miennes. Vous ne m'envenimez pas petitement comme moi ; vous n'achetez que des petites consciences en négociant, vous ne spéculer encore que sur le commerce ordinaire du revenu provincial ; mais bientôt, comme il ne suffira pas au paiement de toutes les dépenses, vous le garderez tout entier et ce sera plus clair ; ceux de vos amis qui vous auront aidés seront sacrifiés ; on crierait bien fort, mais comme vous aurez aussi dans vos entreprises les badauds vous applaudiront sans penser aux pertes des honnêtes et autres que vous aurez employés. Il en est ainsi dans les affaires du cabinet comme dans celles de la boutique ! Qui le sait mieux que moi. Mais passons à mes autres qualités.

Je sais chiffrer, je sais que deux et deux font quatre ; qui de quatre paie six et emprunte un qui vaud dix, dix et quatre font quatorze, qui de quatorze paie rien du tout, reste quatorze qu'on peut manger et boire en riant de celui qui a prêté les dix et de celui à qui l'on devait les six. Je sais la règle de trois, et je sais que le Canada peut nourrir un poulet, combien deux Canadas nourriront-ils de

dindons. On multiplie les dindons par le poulet et on divise le tout au moyen de la règle d'embrouillamini, et de cette façon tout est d'un côté et rien de l'autre. Je sais la règle des intérêts. Chacun pour soi voilà ma loi. Ni vu ni connu je t'embrouille quant à ce qui s'agit de la vente, quand je mesure de l'étoffe pour la vendre je tire dessus pour l'étendre et je me trompe de quelques sous en ma faveur; mes mesures pour les liquides sont bossées en dedans; je laisse de la pondre sur le côté de la balance destiné à mes pratiques; on m'a dit que l'on en a de pareille façon avec les balances de la justice; je n'en sais rien. Je n'ai mais rien eu à faire avec la justice, je ne sais pas ce que c'est que la justice. Je suis comme vous. Ah, à propos, oui, j'ai une faible teinture de la justice égale. Quand un de mes commis me vole je le crée chevalier et je fais mettre à la prison domestique qui avait voulu m'en avertir.

Par ce que je viens d'exposer à votre excellence elle pourra voir de quelle incalculable utilité je lui serai pour le tripotage des écus de l'état et l'amélioration de l'état des écus. Je m'offre à tenir vos livres en parties troubles, chose essentiellement essentielle, surtout d'après le système adopté par Mr. Jos Laurin dans la première et dernière édition de son traité sur cette science qu'il n'a pas traduit de l'anglais. A propos, je vous dirai que je suis très lié avec cet intéressant jeune homme; je puis donc vous annoncer qu'il se propose de publier sous peu un ouvrage qui complètera son encyclopédie à l'usage des marmots à mammelle; cette œuvre nouvelle consistera en un traité de botanique où il exposera les vertus des fleurs et des plantes médicinales. On peut s'attendre à quelques chose de bon, parcequ'en parlant des simples Mr. Laurin sera plein son sujet. Mais il ne s'agit point de cela et je demande pardon à votre excellence de cette digression hors de propos. Revenons à ma proposition. Que votre excellence me voudra elle n'aura qu'à parler. Je vous ferai seulement remarquer que toute peine mérite son salaire; moyennant donc une légère commission sur les argents que je contribuerai à vous faire voter je mets à votre disposition ma conscience à laquelle je mets cependant le plus grand prix (j'ai refusé déjà plus de 300 louis par année. Car on a beau dire, une conscience un peu pure est impayable; celles qu'on vend pour 300 louis ne valent pas le contrat du notaire.)

Faites moi donc élire et je vous promets toute mon assistance: c'est beaucoup si je réussis pour vous comme j'ai réussi pour moi.

J'ai bien l'honneur d'être,

de votre excellence le très-devoué serviteur

JOHN BROCANTAILLICHON

Négociant,

Quoique nous pensions que la proposition suivante ne soit point acceptée et la donnons à nos lecteurs afin qu'ils puissent voir que malgré que nos gouvernants se vantent d'accaparer tout le savoir de la province, de l'univers et des endroits inhabités, ils ont encore laissé, malgré eux peut-être, de bonnes choses bon sens dont on aime encore à faire usage. Mais voici la réclamation plus tarder:—

A NOTRE CHER PETIT GRAND GOUVERNEUR DU CANADA,

Mon gouverneur,

Je suis sans vous offenser un bon vieux de capitaine de milice qu'a sous l'ancien Salaberry pas celui du jour d'aujourd'hui qui veut aller sabrer

adiens à coups de langue dans le parlement ; mais de l'autre Salaberry qui trait les américains à coups de lance aux frontières ; eh ben, je vous disais que j'ai tant soit peu aidé à conserver à notre reine la belle propriété du Canada pour laquelle j'ons pas mal versé de chopines de beau sang pour lequel ne m'a pas encore donné une roquille d'eau ; n'importe, c'est pas pour Part que j'ons fait la chose, je ne vous la reproche pas, mais il ne faut pas se car qu'on pouvait ben se contenter de ne pas nous payer du tout sans nous payer à besoin de nous. Il me semble que je me rappelle d'un beau discours qu'on nous fit dans le tems où on nous disait, "braves canadiens, loyaux, fidèles canadiens," vous ne vous en souvenez peut-être pas, vous étiez commis marchand à l'on dit dans ce tems-là ; n'importe je m'en souviens et ça suffit. Mais ce me vexe mon gouverneur, c'est que moi qu'ai pas changé miette, sauf une dizaine d'années de plus voilà tout, on m'appelle rebelle de patriote, canaille de iote, enragé de canadien parceque je dis ma façon de penser sans détour de er de cour. Moi je dis que je n'aime pas le conseil spécial parceque c'est comme tout et méchant comme quatre ; c'est-il être rebelle ça ; que je me pas la corporation parceque ça vous a une envie de chien de prendre l'art de nos poches mais que ça n'est retenu que par la peur de se faire donner les doigts ; c'est-il être rebelle ça ; que je n'aime pas l'union parceque quand pris ma femme c'est qu'elle le voulait bien sans cela nous aurions fait mau-ménage surtout si j'avais été obligé de payer ses dettes, de ne parler qu'ans à moi, qui ça écorche le gosier en diable, de ne faire qu'à sa tête, moi qui assez à faire à la mienne ; je dis tout haut qu'il n'y a que des voleurs de ds chemins qui puissent dévaliser comme ça un homme sans défense ; je dis je n'aime pas la loi des voitures parceque c'est une loi qu'il n'y a que des esprits chus qui puissent s'ingérer de vouloir nous faire construire nos voitures autre-ment que notre intérêt ne nous le dit ; que nous aurions eu assez de bon sens à changer nos façons si l'on nous avait montré que d'autres valaient mieux ; s que si l'on voulait nous forcer à aller avec des voitures à la mode d'un mon-r Thomson que j'ai l'honneur de ne pas connaître, on aurait dû nous en don-à ses frais jusqu'à ce que nous ayons vu qu'elles valent mieux ; je dis que ça est injuste, méchant, brute, sot et toutes sortes d'autres choses, eh ben-t-il être un rebelle ça, mon gouverneur ? Je crie tout haut qu'on devrait-ier de l'éducation à notre jeunesse qu'en a bon besoin et meilleure volonté, voudrait mieux payer des maîtres d'école que des hommes de police qui s'en-guetter aux portes de nos écuries pour savoir si nos chevaux ne parient mal du gouvernement, si nos vaches ne s'avisent point d'affiler leurs cornes t enfoncer notre administration qu'est ben faite en vérité pour faire peur aux s et pitié aux gens. Je dis tout ça à qui veut l'entendre, et l'on m'appelle ebelle, moi qu'a versé son sang et surtout celui des bastonnais pour garder-trie. Si j'avais su que je la gardais pour des gens comme... mais tenez- : dis plus ce que je pense pisqu'on appelle ça de la rebellion et de la trahison. as seulement vous dire l'objet de la présente.

on curé m'a dit que vous demandiez des gens pour aller vous représenter à-ambre d'Assemblée. Prenez-moi ; je ne demande rien pour ça. J'irai la vérité à tout le monde ; je ne leur ferai pas des discours de magister, je leur ferai ben comprendre ce qu'est juste et ce qu'est injuste et je leur-rai français qu'est ma langue paternelle et qu'est assez belle, dieu merci, qu'on ne la sacrifie pas à propos de ce qu'un tas de viniteux ne la compren-

nent point.

Vous n'avez qu'à dire un mot, je puis me faire élire par tous mes paroissiens sont tous rebelles comme moi et qui commencent à s'impatienter de tout ce que me recit la. Si vous ne voulez pas, ce sera la même chose je me ferai élire et j'y dire mes vérités à ma façon.

JEAN BAPTISTE SANGENE.

THÉÂTRE.

C'est définitivement ce soir que messieurs les imprimeurs attendent leurs ar à la salle de spectacle où ils ont préparé un petit banquet de leur façon qui, nous osons l'espérer ne manquera point de plaire à ceux qui voudront bien venir bonnement s'asseoir à leur table plebeienne sans cérémonie. Il ne faut point croire cependant qu'ils veuillent recevoir à la fortune du pot ; non, non ! le typographe est de sa nature plus aristocrate qu'on ne l'imaginerait au premier bord ; il aime à avoir ses coudes franches et sa pipe à discrétion ; mais quand fait tant que d'inviter ceux qui lui plaisent, il tient à leur faire bon accueil. Vous pourrions compagnons, apprentis, diables et anges se sont donnés la main pour secouer un instant la poussière et la contrainte de l'atelier ; fatigués d'être enrêpés sous la férule du rédacteur qui siège en potentat sur son trône éditorial, ont pris dans la tête de se faire à leur tour rois, princes, chevaliers, marquis, de voire même courtisans, quoique leur caractère ne comporte point aisément ce dernière métamorphose ; l'or, l'argent, les diamans, les rubis brilleront pour un instant sur leurs poitrines à la place de la rude étoffe de travail ; mais ces ornemens n'auront coûté ni sang ni larmes à leurs semblables et lorsqu'ils devront abandonner leurs titres et leurs dignités ils le feront sans remords ; car durant le passage sur la scène de ce monde ils n'auront point fait de mal, chose que les grands de la terre "pour de vrai" devraient bien tâcher d'imiter.

Bref, nous pouvons dire que les imprimeurs ont revu et corrigé avec autant de soin que possible les divers morceaux dont leur spectacle sera composé, car tiennent à soutenir le caractère de leurs récréation, et nous serons bien trompés si leurs efforts ne laissent pas une impression favorable et si le public ne leur demandait point une seconde édition. Il faut donc se hâter si l'on veut être bien placé, car on dit qu'il y aura foule et qu'on y sera pressé.

A VENDRE A CE BUREAU

LITHOGRAPHIES.

Le <i>dépit amoureux</i> , romance, musique et dessin,	Prix	30	Soles
Portrait de M ^r PAPINEAU, avec une notice biographique,	"	30	"
Le portrait de feu ANDREW STUART, Esq. (grande miniature)	"	"	"
Le <i>Portrait</i> d'Albert (profil esquissé)	"	2	"
Van Buren	"	4	"
St. Roch avec prière,	"	15	"
Deux <i>Valses</i> , par C. Sauvageau,	"	1	Shilling

PAMPHLETS.

Le <i>Calendrier de Montréal</i> , 24 pages,	"	8	Soles
Le <i>vieux diable sur d'horoscope</i> , 16 "	"	15	"
Le <i>mois de Marie</i> , 194 pages,	"	30	"